

La course

Ce matin, je me suis levé tôt. Comme d'habitude. Il devait être six heures à peine. C'est samedi.

Comme chaque jour, mes premiers gestes ont été totalement consacrés à la confection de ce traditionnel café, corsé à souhait, que je sais si bien faire si j'en crois mes amis ; il faut dire que les quelques grains de chicorée que j'y jette systématiquement, lui donnent cette incomparable amertume et ce goût si particulier qui rendent magique sa lente dégustation.

Je mets en route la radio dans la cuisine.

Puis commence le long rituel de l'ouverture des volets roulants : neuf au total. Mains tournoyant méthodiquement dans ce ballet mécanique qui permet aux pensées embrumées de se blottir encore un peu dans les derniers recoins d'un rêve interrompu.

Passage obligé dans la salle de bains, non sans allumer machinalement le poste de radio, branché depuis toujours sur la même station. Informations qui défilent, nouvelles qui tombent ; mauvaises souvent. À cette heure matinale, dans le miroir, cette figure blanchie par la lumière criarde et ce corps que j'ai toujours du mal à reconnaître. L'eau qui chante ; dont mes mains se saisissent pour la jeter sur un visage encore engourdi. Puis le ronflement familier du rasoir électrique sur une peau qui crépite. Et enfin, la douche. Brûlante.

Je retourne dans la chambre. Élise est en train de se lever. Je m'habille. Odeur du café qui assaille les narines.

Tout cela se fait naturellement, tranquillement, silencieusement.

Il est six heures trente. Je mets la table. J'écoute la météo. C'est important.

Élise me rejoint bientôt. Elle a juste passé une robe de chambre par dessus sa nuisette. Nous mangeons sans nous regarder, l'œil lointain. Nous mâchons longuement nos biscottes beurrées, entre deux gorgées de café noir qui nous brûlent délicieusement le palais.

Élise soupire, s'étend dans un long craquement, et dit qu'elle va prendre sa douche. Je paresse un peu, puis je débarrasse la table.

Je vais vers la fenêtre, contemple les arbres de mon jardin et ces oiseaux que j'entends piailler. J'aime le mois de mars.

J'ouvre la porte du frigo. Le chien lève péniblement la tête. Je lui sers le reste de la boîte de pâtée industrielle entamée hier. Je lui dis quelques mots. Sa queue frétille. C'est pour moi que je parle.

J'éteins la radio. Il est sept heures. Nous avons le temps.

J'ouvre la porte d'entrée. Mon quotidien m'attend. Je le feuillette sans conviction : les nouvelles sont d'hier. Les pages locales attirent davantage mon attention. Je cherche s'il y est question de mon village, mais non. Je consulte les résultats sportifs ; j'ignore pourquoi : je n'aime pas le sport, enfin pas vraiment. Puis, je parcours la rubrique nécrologie, n'y relève aucun nom connu. Une fois encore, je me fais la réflexion que les gens meurent jeunes.

Élise est là. Elle a repris une tasse de café. Elle est belle. Elle caresse le chien, puis se lave soigneusement les mains. Nous parlons un peu. Avons-nous bien dormi ? Oui.

L'heure approche. Nous nous habillons pour sortir. Fait-il froid ? Non. Le printemps est là, mais je suis un peu frileux, et l'auto ne dort pas au garage. C'est une petite voiture blanche, dont les seulement quatre chevaux fiscaux me rendent tous les services que je peux attendre d'eux. Plus qu'une voiture, c'est un véhicule, un moyen de locomotion. Elle a sept ans. Je l'ai achetée comptant. J'en suis satisfait. Je n'ai pas l'intention d'en changer : elle n'a que quarante mille kilomètres.

Je cherche les clefs, ne les trouve pas. Je demande à Élise si elle sait où elles sont : elle ne sait pas. Le trousseau est dans ma poche, comme toujours. Je sors la voiture. Élise ferme la maison, puis le portail. Elle monte auprès de moi, pose son sac sur ses genoux, met sa ceinture. Nous partons. Il est 7H58. J'ai pris un peu de retard.

Tout est prêt désormais. Il nous serait difficile de reculer. Pourquoi le ferions-nous d'ailleurs ? Dans dix minutes, nous serons arrivés, et la journée commencera vraiment, une journée singulière.

La route est peu fréquentée. La plupart des gens dorment encore, font la grasse matinée, se prélassent sous la couette, font l'amour... Certains viennent seulement de se coucher.

Je demande à Élise si elle a le papier. Elle fait oui de la tête. Je suis rassuré. Je prends une dernière fois à droite. Nous y sommes.

Le rond-point est impressionnant. On arrive droit dessus, comme on atteindrait une insurmontable colline. On le contourne, et soudain la route semble se déchirer. Le parking est immense ; il est presque vide à cette heure, mais il se remplit vite.

L'hypermarché va ouvrir. J'ai le cœur serré.

Nous sortons de la voiture. Nous devons prendre un chariot. Heureusement, j'ai une pièce : nous ne serons pas obligés de demander à l'accueil.

Nous sortons de la voiture. Élise va chercher le caddy, y accroche son sac. Elle serre le papier dans sa main : la liste des courses. Nous avançons, puis nous entrons.

Soudain, l'effroi s'empare de nous. Il est à peine 8H15 et il y a pourtant là plusieurs dizaines de personnes. Des hommes seuls, apparemment pressés ; des couples ; des retraités surtout. Personne ne se parle. Chacun regarde son chariot vide, ou l'imposante grille qui barre le passage vers ces biens de consommation dont à l'évidence nous ne pourrions pas nous passer sans dommage.

Derrière la grille, malgré ce calme d'aquarium, il y a de la vie. De la lumière surtout. Un quelconque chef de rayon nous regarde de loin, incrédule ; plaisante avec une jeune et jolie caissière qui va prendre son poste. Deux hôtesse de caisse, justement, discutent de leurs horaires respectifs ; elles en sont l'une et l'autre mécontentes.

Une immense horloge indique 8H17. Je contrôle en regardant ma montre. Élise et moi, nous nous approchons de la grille ; en plusieurs fois. Ce sera difficile car il y a là quelques habitués qui bloquent le passage à la perfection. Assurément, ils seront les premiers à entrer. C'est une question d'honneur.

Une forte odeur de transpiration mêlée à de l'après-rasage bon marché me monte aux narines. Je me retourne. L'homme est là, fier de lui, les yeux fixés sur l'horloge. Il a l'air énervé. Élise me murmure quelque chose à l'oreille. Je réponds oui, et comprends juste après que je n'ai pas écouté ce qu'elle a dit : je me suis juste entendu lui répondre. Cela me fait penser que nous avons peut-être plusieurs niveaux de pensées. Je veux réfléchir à cela mais mon voisin de derrière se met à tousser bruyamment, puis ravale ses crachats dans un raclement de gorge.

Un autre homme pousse un grognement de mécontentement, regarde le tousseur et lui jette un regard de connivence. Il s'adresse à lui, trouve évidemment scandaleux que cette grille soit maintenue baissée alors que les vendeurs sont inactifs à l'intérieur. Il dit cela suffisamment fort pour que tout le monde l'entende, à commencer par cet homme en costume sombre qui se tient debout à l'intérieur, juste derrière la grille, impassible. Je ne l'avais pas remarqué. Il est 8H20. Visiblement, le silence cède progressivement la place à l'exaspération. L'attente risque d'être interminable.

La moyenne d'âge des clients est largement supérieure à 60 ans. Je me demande pourquoi des retraités se lèvent si tôt le samedi pour aller faire leurs courses alors qu'ils ont toute la semaine pour cela.

Soudain, une dame pousse un hurlement de joie qui tient à la fois du gloussement lubrique et du signal de détresse : elle vient de reconnaître une amie perdue de vue depuis

plusieurs dizaines d'années, à en croire son indicible bonheur. Elles s'embrassent, se congratulent, se posent mutuellement des questions essentielles. Étrangement, elles se vouvoient. La première demande à l'autre si elle va bien depuis leur dernière rencontre : oui, elle se porte à merveille. Qu'en est-il de son mari ? Il est mort ! Ah bon ! Et les enfants ? Ils sont grands, ont des enfants eux-mêmes, qui ne sont pas bons à l'école, car les maîtres ne font plus leur travail, ce n'est pas comme avant. Il est 8H24.

Un gros homme se demande tout haut s'ils vont se décider à ouvrir. Une femme forte lui assure que non, qu'ils ont des consignes, que c'est une question de sécurité, que c'est à cause des trente cinq heures, que c'était mieux du temps où elle allait chercher le pain à la boulangerie et le beurre à la ferme ! N'a-t-elle plus de boulangerie au village ? Si, mais elle n'y va plus car leur pain n'est pas bon, et le boulanger est allé fricoter avec la voisine, ce qui la répugne. 8H27.

La tension est à son comble. Un homme se vide bruyamment le nez dans un mouchoir à carreaux, contemple son œuvre, puis replie le morceau de tissu et le remet dans sa poche, l'air satisfait. Mon voisin de gauche pue la vinasse. Celui de droite sent le tabac froid. Élise ouvre discrètement son sac.

Le monsieur derrière la grille se met à se balancer fébrilement sur ses jambes. On dirait qu'il a peur. Il est 8H29. Il s'approche d'un cadran à boutons, lève le bras, attend. Puis il appuie sur le bouton vert. La grille se lève doucement. Le salarié fixe Élise droit dans les yeux. Il est terrorisé.

Soudain, je comprends l'homme. Il est sur le chemin de ceux-là mêmes qui rongent leur frein depuis de nombreuses minutes. Et ces gens avancent, se bousculent, se placent, atteignent la grille qui remonte peu à peu, la touchent presque. Les chariots sont côtes à côte. La course est pratiquement lancée. L'individu sait qu'il est inutile d'essayer de raisonner les clients. Il a peur qu'ils lui passent dessus, mais il doit rester là, prêt à pousser le bouton rouge en cas de problème. La grille est presque en haut maintenant. Les premiers clients sont déjà dessous. L'homme leur échappe en effectuant une sorte de pas chassé qu'il maîtrise à l'évidence complètement. Il sourit, fier de lui.

Le peuple explose, se disperse, atteint les rayons. Bientôt les chariots vont se remplir. L'allée centrale, avec ses alléchantes promotions, n'est plus qu'à quelques pas. Nous sommes plusieurs à vouloir l'atteindre. Moi-même, je tiens la corde. Tout n'est pas encore perdu. Je dois freiner pourtant, slalomer entre les clients qui désormais s'arrêtent, garent leur caddy n'importe où, retrouvent des voisins, discutent. C'est samedi ; ils ne sont pas si pressés, finalement. Seuls quelques irréductibles courent encore, se précipitent au rayon légumes,

remplissent leur chariot de baguettes de pain fraîches, y entassent deux ou trois packs de bière auprès des inévitables bouteilles de cola, y enfourment des plats cuisinés, des crèmes dessert.

Je pense à mon frère qui dit souvent : montre-moi ton caddy et je te dirai qui tu es.

Élise, de son côté, fait son travail de fourmi. Pendant que je garde le chariot, elle le remplit méthodiquement en suivant scrupuleusement la liste qu'elle tient dans la main ; il faut dire qu'elle a pris soin de l'ordonner en tenant compte du plan du magasin. Chaque fois qu'un produit est sélectionné, elle en raye rageusement le nom sur la liste d'un coup de stylo et passe au suivant. La technique est rôdée ; chaque opération dure à peine quelques secondes.

Il est 8H40, notre chariot est plein, ou du moins conforme à ce que nous attendions. Je sais qu'Élise n'a pas pu s'empêcher d'y ajouter trois ou quatre articles essentiels disposés en tête de gondole et largement vantés par une dame aux formes généreuses qui, probablement, ne les a jamais essayés.

Nous sommes désireux d'être les premiers à la caisse. Mais une seule hôtesse a commencé son travail et nous avons été devancés par un retraité qui a rempli son chariot de breuvages de toutes sortes, tous plus ou moins alcoolisés. Ça me révolte un peu, mais je sais me tenir. Il est 8H42. J'espère que ce client n'a pas oublié de faire peser les fruits qu'il a sélectionnés ; cela nous retarderait. Tout va bien. L'homme paye par chèque, présente calmement à la caissière les deux ou trois pièces d'identité qu'elle lui réclame. Il n'a pourtant pas l'air d'un voleur.

J'ai disposé les articles sur le tapis roulant. Les confirmations sonores lors du passage du code barre de chaque produit sont insupportables. Élise remplit les sacs en plastique tandis que je les dispose soigneusement dans le chariot. Puis elle sort sa carte de fidélité, qui lui sert aussi de carte de crédit, en même temps que le petit carnet sur lequel elle a noté le code, en dernière page. Elle les connaît par cœur, ces quatre numéros, mais elle croit qu'elle les oublierait si elle n'avait pas la certitude de les avoir toujours sur elle, écrits quelque part. Il est 8H48.

Nous sortons, regagnons la voiture, en remplissons le coffre. Élise va ranger le chariot. Je démarre et m'arrête devant elle pour gagner du temps. Elle monte enfin, me tend la pièce d'un Euro qu'elle a récupérée. J'enclenche la première. Nous devrions être chez nous à 9H00.

Je suis content. Je suis encore alerte pour un homme de 68 ans.